



**HAL**  
open science

# Hamouro de Salim Hatubu ou "les Comores sous le soleil des indépendances"

Shânaz Cassam Suliman

► **To cite this version:**

Shânaz Cassam Suliman. Hamouro de Salim Hatubu ou "les Comores sous le soleil des indépendances". Travaux & documents, 2008, Récit, mémoire et histoire, 34, pp.149–159. hal-02185001

**HAL Id: hal-02185001**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02185001v1>**

Submitted on 13 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ***Hamouro* de Salim Hatubu ou « les Comores sous le soleil des indépendances »<sup>1</sup>**

---

Shânaz CASSAM SULLIMAN

Salim Hatubu consacre entièrement sa vie à l'écriture<sup>2</sup>. Il est né en 1972 à Hahaya en Grande Comore et a vécu toute son enfance à Marseille. Depuis 1996, il a écrit une douzaine de livres, romans, récits divers, recueils de contes ou de poèmes. Son roman *Hamouro*<sup>3</sup> aborde un sujet d'une très grande actualité, comme en témoignent aussi bien les médias occidentaux que ceux du continent africain. Un sujet éminemment politique qui ne semble laisser personne indifférent eu égard aux prises de position des uns et des autres, politiques, artistes, écrivains... La fiction ici vise au dévoilement, à une mise à nu d'une imposture post-coloniale et de son cortège d'infamies aux Comores au travers de l'épineux problème de l'immigration clandestine à Mayotte. Nous verrons plus avant comment le texte éclaire d'une certaine manière l'engagement de son auteur.

*Hamouro* raconte l'histoire d'un village déserté par ses habitants, contraints de partir parce qu'on veut y construire un site touristique. Seule une vieille folle, appelée Kagnamagno-l'Edentée, croit en la résurrection des lieux et s'acharne à rester. Le village finit par renaître, mais la majorité des nouveaux habitants sont considérés comme des clandestins parce qu'ils viennent des îles indépendantes de l'archipel. Le roman retrace un événement vécu dramatiquement par les Comoriens, qui pour certains d'entre eux, ont réagi en adressant leurs doléances au Ministre de l'Outre-Mer de l'époque<sup>4</sup>. Le 27 octobre 2003, le premier jour du ramadan de cette même année, des employés communaux ont mis le feu à une trentaine de cases de Comoriens dans le village d'Hamouro de la commune de

---

<sup>1</sup> Ce titre fait allusion au roman d'Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des indépendances*, publié en 1968. Il renvoie à cette Afrique qui ne se relève toujours pas de ses indépendances.

<sup>2</sup> La littérature comorienne d'expression française est toute jeune. Les Comores ont tardivement accédé à l'indépendance en 1975 et ce n'est qu'en 1984 que le premier roman, *La République des Imberbes*, voit le jour sous la plume de Mohamed Toihiri (Paris : L'Harmattan, 1985).

<sup>3</sup> S. HATUBU, *Hamouro*, Paris : L'Harmattan, 2005.

<sup>4</sup> Lettre adressée à Madame Brigitte Girardin, Ministre chargée de l'Outre-Mer en date du 12 novembre 2003 rédigée par le Collectif pour la Défense de l'Unité et l'Intégrité Territoriale des Comores dont le siège se trouve dans la ville du Port à l'Île de la Réunion. De même, les membres de la Fondation Comorienne des Droits de l'Homme adressèrent une lettre ouverte au Préfet de Mayotte afin que les personnes impliquées dans l'incendie du village de Hamouro soient traduites en justice.

Bandrele. Lors d'une interview datée de 2005, alors qu'il est invité à parler de son roman, l'écrivain dit ceci :

Je me suis inspiré d'un fait réel survenu à Mayotte le 27 octobre 2003. Un maire, donc un élu de la République française, de la France des Droits de l'Homme, dois-je le rappeler, a osé mettre le feu à un village parce qu'il était habité par des Anjouanais. Imaginez qu'à Marseille, par exemple, le Maire, Monsieur Jean-Claude Gaudin incendie un quartier sous prétexte qu'y vivent des hommes et des femmes qu'il considère, lui, comme indésirables. Il serait immédiatement poursuivi par la justice et les réactions à tous niveaux seraient immédiates ! Eh bien à Mayotte, une île culturellement, historiquement et éthiquement comorienne mais restée française à l'heure de l'indépendance, aucune poursuite n'a abouti à ce jour ! Ce crime a purement et simplement été négligé, d'autant plus que les journalistes qui s'intéressaient à l'affaire ne sont plus dans l'île !<sup>5</sup>

Il est dit que « les œuvres existent toujours au sein d'un contexte et en dialogue avec lui »<sup>6</sup>. Ces quelques propos éclairent l'engagement de Salim Hatubu. Il s'agit pour lui de témoigner de la réalité vécue par ces hommes et ces femmes souvent accompagnés d'enfants qui paient à prix d'or un aller simple pour Mayotte à bord de ces fragiles embarcations que sont les fameux *kwasa-kwasa*<sup>7</sup>.

Roman de témoignage et de dénonciation dans la grande tradition de la littérature africaine engagée, son esthétique s'apparente à celle du roman réaliste africain à travers un récit délégué à un griot<sup>8</sup> nommé Faiseur de Paroles. Un diseur de vérité comme le griot d'Ousmane Sembène tel qu'il a pu le présenter dans son avertissement de l'auteur en 1964 dans la préface de son roman *L'Harmattan* où il écrit :

Je ne fais pas la théorie du roman africain, je me souviens pourtant que jadis, dans cette Afrique qui passe pour classique, le griot était non seulement l'élément dynamique de sa tribu, clan, village, mais aussi le témoin patent de chaque événement. C'est lui qui enregistrait, déposait devant tous sous l'arbre de palabres, les faits et gestes de chacun<sup>9</sup>.

<sup>5</sup> Propos recueillis en 2005 par Laurence Mennecart à l'occasion de la publication de *Hamouro* et rapportés sur le site <[http://www.lehman.cuny.edu/le/paroles/hatubu\\_entretiens.html](http://www.lehman.cuny.edu/le/paroles/hatubu_entretiens.html)>, consulté le 07/01/07.

<sup>6</sup> T. TODOROV, *La littérature en péril*, Paris : Flammarion, « Café Voltaire », 2007, p. 5.

<sup>7</sup> Frères embarcations à moteur. Ces barques instables tangent dangereusement en mer d'où l'appellation de *kwasa-kwasa*.

<sup>8</sup> Léopold Sédar Senghor en 1964 faisait déjà appel dans son essai fondateur *Comment les lamantins vont boire à la source* au personnage du griot comme figure d'authenticité de la culture africaine.

<sup>9</sup> O. SEMBÈNE, *L'Harmattan*, Paris : Présence Africaine, 1964, p. 9. D'autant plus qu'Ousmane Sembène s'opposait en fait à la conservation d'un système de tradition qu'il considérait comme rétrograde. « Griot » signifie pour lui « témoin », « porte-parole », mais dans le contexte d'un développement culturel et social tourné vers une modernité africaine. Alors que pour un cinéaste

Dans son roman *Vébi-Ciosane*, il écrit de même : « le courage de dire la vérité, hier, était l'apanage du griot »<sup>10</sup>.

Le griot fonctionne donc dans cette perspective comme une sorte de chroniqueur qui relate les faits selon le mode énonciatif de l'oralité. Une « oralité feinte » qui se révèle, pour reprendre les mots de Jacques Chevrier, « une pratique de collage qui consiste à insérer dans le corps du texte des fragments empruntés à l'oralité »<sup>11</sup>.

Tout le texte de Salim Hatubu est émaillé de proverbes, de contes, de poésies et de chants. Dans le roman, toutes les îles sont désignées en fonction de leurs formes, ce qui renforce l'effet souhaité par l'auteur d'inscrire son roman dans l'oralité. Il dit à ce propos lors d'une interview accordée à la presse comorienne : « Très souvent dans nos palabres, nous ne nommons pas les choses expressément et j'ai voulu inscrire ce roman dans l'oralité »<sup>12</sup>. L'archipel est ainsi constitué de quatre rochers, le rocher Hippocampe, le rocher Pointeur-de-Sagaie, le rocher Le-Pas, le rocher Vache-Couchée. C'est en collant le plus près possible à sa culture, son imaginaire, que l'auteur est à même de mieux nous révéler les réalités de sa société.

Dans ce roman, l'énonciation éclate à l'intérieur du récit du griot, un narrateur extradiegétique. Chaque clandestin est porteur d'une histoire qui met en lumière une des facettes des problématiques liées à celle de l'immigration clandestine. Cette multitude de narrateurs seconds a pour fonction de dire la complexité contradictoire de leur environnement et d'en éclairer les rouages.

Ainsi le récit de la mère de Bubu, jeune adolescent sourd et muet, qui est lui-même un personnage témoin de cette histoire, permet au lecteur de comprendre ce qu'aura signifié la crise séparatiste<sup>13</sup> pour les habitants des deux principales îles de l'archipel : le rocher Pointeur-de-Sagaie et le rocher Le-Pas. Le père de Bubu, obligé de fuir l'hostilité des habitants du rocher Le-Pas sera fusillé une fois rentré chez lui parce qu'il ne voulait pas du séparatisme. Pour nombre de familles, cette phase de l'histoire de l'archipel aura été faite de jours et de nuits d'angoisse :

et ethnologue comme Jean Rouch, le terme de « griot » reflète son rôle de collecteur des traditions. Il en est le gardien, la mémoire.

<sup>10</sup> O. SEMBENE, *Le Mandat* précédé de *Vébi Ciosane ou Blanche-Génèse*, Paris : Présence Africaine 1976, p. 102.

<sup>11</sup> J. CHEVRIER, *Littératures francophones d'Afrique noire*, Paris : Édisud, 2006, p. 176-177.

<sup>12</sup> <[http://www.lehman.cuny.edu/île/paroles/hatubu\\_entretiens.html](http://www.lehman.cuny.edu/île/paroles/hatubu_entretiens.html)>. L'article du poète Saindoune Ben Ali, son compatriote Anjouanais, paru dans la revue comorienne *Ya Mkobe* 11, Janvier 2005, *Salim Hatubu : Mémoire en allée, mémoire piégée... « L'oralité est un musée vivant »*, souligne également le rôle majeur de l'oralité dans les romans de Salim Hatubu.

<sup>13</sup> En 1997, eut lieu la crise séparatiste qui se déroula sur fond de récession économique et de marasme social sans précédent pour l'archipel des Comores indépendantes.

Le rocher Pointeur-de-Sagaie s'était autoproclamé État indépendant, non reconnu par aucune instance internationale et l'univers riait de ces nègres qui, des décennies après les indépendances, suppliaient la Mère-Patrie de les reprendre. Quel malheur ! Toutes les relations entre le rocher rebelle et les autres avaient été amputées. Embargo. Le mur. [...] Le rocher Pointeur-de-Sagaie était à feu et à sang. Guerre des clans. Épuration<sup>14</sup>.

Des hommes avaient été emprisonnés, tués comme son mari à qui elle n'avait même pas eu le droit de donner une sépulture décente. Il avait écrit juste avant de mourir sur les murs de sa prison : « Amputez un homme de ses membres, il mourra. Amputez notre pays d'un de ses rochers, il mourra ! »<sup>15</sup>. Elle s'était donc résolue à prendre le *kwasa-kwasa* avec ses deux enfants pour fuir toute cette violence et la pénurie qui s'étaient installées dans le pays.

Au fil du récit, les personnages se racontent et leur histoire personnelle nous est révélée. Ils ne sont plus sans âge, sans nom, sans identité. En pénétrant leurs pensées, en leur donnant parfois la parole, le narrateur nous fait basculer dans la réalité de l'Histoire. Nous ferons la traversée avec des clandestins, nous partagerons leurs espérances, leur peur et nous verrons mourir certains d'entre eux. La mer qui sépare les îles est devenue « un vaste cimetière marin ».

Ces récits polyphoniques participent ainsi de la stratégie narrative de l'écrivain pour redonner vie et rendre leur identité à tous ces anonymes évoqués sous le seul vocable de clandestins. L'effet de réalisme de ces véritables récits de vie s'ajoute à celui du personnage de Kanamagno-l'Édentée, la folle au physique repoussant, qui est sale, qui sent mauvais, qui déclame, invective, harangue sous couvert de folie et qui se révèle une « diseuse de vérité ». Tout le texte est ponctué de ses chants, de ses monologues. À travers elle, nous voyons vivre et mourir le village. Elle participe au dévoilement de la vérité, de cette mascarade dont veut nous entretenir l'auteur.

Dans *Hamouro*, les deux pages liminaires du roman mettent donc en scène ce griot, Faiseur de Paroles, suspendu entre la vie et la mort, qui s'exprime à la première personne, qui dialogue avec Halakalmawuti, Faucheur d'Âmes. Ce dernier l'exhorte à raconter une histoire en attendant d'être interrogé par Munkar et Nakir, les Interrogateurs, les anges de la mort. Ces deux pages d'écriture ont pour fonction de nous informer de ce qui va suivre.

Il s'agit pour l'auteur de retracer l'histoire d'Hamouro et l'humiliation qui est celle du peuple des quatre rochers depuis que le Fundi M'zungu, le maître blanc, l'a privé d'une partie de ses terres qui, avant cela, formaient un seul et même pays :

---

<sup>14</sup> S. HATUBU, *Hamouro*, op. cit., p. 29-30.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 30.

À l'aurore des indépendances, au pays des quatre rochers lunaires, appelés ainsi parce qu'ils sont beaux comme la lune, le dominateur demanda aux Nègres dominés : « Voulez-vous être affranchis ? » Et les Nègres des quatre rochers répondirent : « Nous voulons être des hommes libres ! » Et le dominateur fut surpris. Il répliqua : « Ainsi donc, après vous avoir civilisés, votre dessein est de nous jeter à la mer ? Quels ingrats ! Comptons les voix de chaque rocher ! » Et il compta. Les Nègres des rochers Pointeur-de-Sagaie, Le-Pas, Vache-Couchée voulaient être libres et les Nègres du rocher Hippocampe rejetaient toute forme de liberté car, disaient-ils, ils ne pouvaient être libres que sous les chaînes. Ce fut ainsi que le pays des quatre rochers devint bancal et borgne. À l'aurore des indépendances, au pays des quatre rochers, pour préserver son rocher Hippocampe, le dominateur réussit la huitième des merveilles : un mur qu'il appela Visa et qui sépara à jamais les frères unis par le même sang, la même langue, la même religion. Il est connu que quand la pintade arrive au milieu des poules, elle cherche toujours à les chasser, oubliant qu'elles étaient là les premières. Ensuite, elle exige un vote pour savoir à qui appartient la basse-cour !<sup>16</sup>

Il est révolu le temps où le griot pouvait se faire le chantre du passé glorieux d'un « peuple dont la fierté et l'orgueil dépassaient l'immensité de Dieu »<sup>17</sup>. Il lui revient désormais la tâche douloureuse de raconter l'humiliation et les effets du joug de l'ancienne puissance colonisatrice qui n'en finissent pas de se faire sentir et ce en retraçant l'histoire d'Hamouro :

---

<sup>16</sup> Le découpage des îles s'est effectué dans le contexte d'un différent qui divisaient les Comoriens, ceux de Mayotte et ceux des autres îles. Lorsque le gouvernement français ouvre, fin 1974, ses débats sur le projet du référendum relatif à l'indépendance du peuple comorien, le ressentiment des Mahorais envers leurs voisins est déjà consommé. Il faut, pour le comprendre, remonter au début des années 1960. Les Comores alors composées de Mayotte, Mohéli, Anjouan et la Grande Comore (sous administration française depuis respectivement 1841, 1886 et 1892 pour les deux dernières) sont un territoire d'outre-mer depuis 1946 avec pour capitale Pamandzi qui se trouve à Mayotte. Mais lorsque, après le premier référendum de 1958, l'archipel décide de rester dans l'Union française, les pouvoirs d'autonomie vont profiter aux Grands Comoriens, qui décident de transférer la capitale à Moroni. Mayotte que le sultan malgache Adriantsouli avait vendue à la France pour la protéger de l'emprise régionale, se retrouve donc, un peu plus d'un siècle plus tard, sous la domination d'une de ses plus proches voisines. Les premières dissensions identitaires apparaissent. Mais ni le Mouvement des Mahorais, ni l'opposition, rassemblée en 1974 en un Front national uni, ne pourront freiner Ahmed Abdallah qui, porté à la présidence du gouvernement en 1972 avec le mandat d'obtenir l'indépendance de l'archipel, signe en 1973 avec le ministère des départements et territoires d'outre-mer une déclaration commune sur la tenue d'un référendum d'autodétermination. En novembre, le Parlement entérine le projet pour le 22 décembre, non sans avoir habilement modifié le texte : la consultation de « la » population des Comores est devenue une consultation « des » populations... C'est donc sans surprise que l'archipel se prononce à près de 95% pour l'indépendance, seule Mayotte ayant rassemblé une majorité de « non » (environ 65 %) restera dans le giron de la France.

<sup>17</sup> S. HATUBU, *op. cit.*, p. 11.

Vois-tu Halakalmawuti, Faucheur d'Âmes, malgré nos airs de fiers coqs, nous ne sommes finalement que des êtres éternellement humiliés et rendus pierres errantes. Laisse mes larmes couler et emporter mes souffrances, car un matin, sur le rocher Hippocampe, à Hamouro, je m'assis sur une vieille pirogue et observai la désolation d'un matin d'apocalypse. Et je pleurai comme un enfant. Le vent prit les cendres, les mélangea au sable de cette terre mienne et érigea un palais dans mes entrailles<sup>18</sup>.

Le récit du griot commence par cette adresse à Halakalmawuti : « Tu exiges que je dise, alors je dis... »<sup>19</sup>. Le récit naît donc d'une exigence, d'un devoir, celui de dévoiler, de témoigner de la vérité. Ce qui est corroboré par les mots qui vont clore le récit du griot en fin de texte : « Tu as exigé que je dise. Alors, j'ai dit... »<sup>20</sup>. Il s'agit d'exposer les faits et de dire comment se sont effectivement déroulés les événements qui ont eu lieu dans le village, de rétablir la vérité. Le roman est le lieu d'une critique acerbe et caricaturale de l'administration de l'île et de la politique qui y est menée.

Les autorités politiques aussi bien celles du rocher Hippocampe que celles déléguées par la Mère-Patrie sont représentées à travers des stéréotypes qui montrent le mépris et les rapports établis au sein de cette société entre les autochtones et les éléments en provenance de la Mère-Patrie. Les patronymes utilisés pour désigner les personnages sont révélateurs de cet état de fait. Il s'agit d'une caricature qui renvoie au « Temps des colonies ».

La puissance coloniale ou la puissance dominatrice est évoquée sous le vocable de « Mère-Patrie » et sa plus haute instance politique, le Grand Président Toubab, suprême chef de la Mère-Patrie, de la puissante Mère-Patrie, délègue les pleins pouvoirs à un personnage nommé Grand Chef Toubab qui s'appuie, pour parvenir à ses fins, sur la collaboration servile d'un certain Nadi Mfanayi surnommé Petit Chef Nègre. Ce personnage est affublé de tous les noms par les villageois, tour à tour « fils de Sheïtan », « souche d'un arbre maudit », « prophète des ténèbres ». Le roman le révèle comme un être sordide et vil qui va même, après avoir violé et sauvagement assassiné sa secrétaire, faire en sorte de diriger la vindicte populaire contre les clandestins, sans trop de difficultés il est vrai.

Pour servir les intérêts de son supérieur, il s'est adjoint les services de quatre jeunes gens qui portent fièrement des surnoms issus de l'Histoire sombre de l'Humanité : Hitler, Mussolini, Pol Pot, Bokassa. Ces derniers, contre rémunération, organisent la chasse aux clandestins, une activité fort lucrative à laquelle s'adonnent également certains représentants de la police et de la gendarmerie nationale.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 215.

Le projet de Grand Chef Toubab est de faire du village de Hamouro, tout en lui conservant son aspect traditionnel, un grand complexe hôtelier pour des touristes en mal d'exotisme. Pour ce faire, il convient d'en chasser les habitants. C'est ce à quoi va s'évertuer Petit Chef Nègre qui profitera de l'annonce d'un cyclone qui promet d'être particulièrement dévastateur pour faire signer aux habitants qui « ne lisent pas le français »<sup>21</sup> l'acte de cession de leurs terres rédigé au nom de son supérieur hiérarchique.

Les habitants de Hamouro une fois spoliés sont amenés à aller vivre dans la capitale M'piyani-Ville-Nouvelle où il leur est proposé « des maisons en dur avec électricité, eau et tout le confort imaginable. Des maisons en béton, comme celles des blancs, offertes gratuitement par la Mère-Patrie pour réduire la fracture sociale »<sup>22</sup>. C'est le lieu de la perte d'identité, de l'assimilation culturelle et du rejet des valeurs traditionnelles où seule la télévision est synonyme du réel développement du rocher Hippocampe :

M'piyani-Ville-Nouvelle s'étendait fièrement avec ses maisons multicolores sans âmes, alignées en file indienne ; sa banque et ses distributeurs de billets ; sa poste ; ses cabines téléphoniques ; son café, lieu de rendez-vous des fonctionnaires, des politiciens et des hommes d'affaires ; son centre commercial aux prix exorbitants ; son ghetto appelé Gazebo où des familles, venues des autres rochers, s'entassaient sous des cases faites de tout et de rien : morceaux de tôles ondulées, torchis, paille, sacs de jute...<sup>23</sup>

À l'inverse, le village de Hamouro déserté par ses habitants est le rempart contre cette déculturation, le lieu de préservation des valeurs de la société traditionnelle, d'un mode de vie communautaire, celui de la solidarité, de la fraternité, de l'enracinement identitaire. C'est également le lieu où les clandestins seront accueillis par Kagnamagno-l'Edentée, la folle. Le village se révèle un havre de paix pour ces derniers qui progressivement affluent et lui redonnent vie selon les valeurs d'antan.

C'est dans cette société telle qu'elle est succinctement montrée ici que va s'organiser la chasse aux clandestins. La ville est donc le lieu de tous les dangers pour les sans-papiers. Car sur le rocher Hippocampe pour encourager les « rafles », les « déportations », les « expulsions », les policiers reçoivent une prime par « clandestin » arrêté et ramené à Tera Baridi, « le camp de regroupement pour les gueux venus des autres rochers »<sup>24</sup>. Il en est ainsi depuis qu'un « blanc, Premier

<sup>21</sup> Nombre de Mahorais et Comoriens lisent et écrivent le « *shi mawali* » ou le « *shi ngadzidja* » en utilisant les caractères arabes.

<sup>22</sup> S. HATUBU, *op cit.*, p. 16.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

<sup>24</sup> S. HATUBU, *op cit.*, p. 54. Il s'agit d'un camp entouré de barbelés où sont enfermés les clandestins dans l'attente d'un rapatriement dans leur île.

Ministre du grand pays dont dépend le rocher a dit : "Il y a trop d'immigrés venus des autres rochers ! Il faut agir vite ! Qu'ils assument leur indépendance" »<sup>25</sup>. Le visa vint donc « érig[er] un mur de séparation entre frères de même père et de même mère »<sup>26</sup>.

Dans la ville, les jeunes cités plus haut, Hitler, Pol Pot, Mussolini et Bokassa ont créé une milice appelée SS, c'est-à-dire « Sans Saletés ». Ils considèrent les hommes et les femmes qui viennent des autres rochers « comme des saletés dont il faut impérativement nettoyer la ville » et ce « par tous les moyens nécessaires »<sup>27</sup>. La mission de ces jeunes est de contribuer à rendre efficace le dispositif mis en place par les forces de l'ordre. Protéger un clandestin, dans cette société, revient paradoxalement à se désigner à l'attention de ses compatriotes comme un « collabo »<sup>28</sup> qui, tout aussitôt, est mis au ban de la société. Les jeunes, à chaque liste de clandestins remise aux autorités, touchent un pourcentage de la prime remise aux policiers. Hitler, le chef de la milice pour expliquer son travail à son frère dira : « *Business is business*, mon frère ! Tout le monde y gagne dans cette affaire : les policiers, les hommes politiques, les comme moi, la compagnie maritime qui vend à l'État des places à prix d'or dans les bateaux pour les expulsions... Bref, c'est un gros gâteau et moi, j'ai des ambitions »<sup>29</sup>. Ainsi, les clandestins, donc, sont devenus la hantise du gouvernement. Tous les maux de la société leur sont imputables : pillages, chômage. Il est dit qu'ils constituent un frein au développement de l'île.

Derrière tout cet acharnement, c'est La Mère-Patrie qui veille à ses intérêts. Ainsi le Ministre de l'Intérieur et de la sécurité répond au Grand Élu Nègre venu à l'Assemblée Nationale pour demander de l'aide : « Nous ferons tout pour assainir votre rocher, car mon ami, ne nous trompons pas : votre bout de terre n'est qu'une étape pour eux parce qu'ils visent notre territoire ! »<sup>30</sup> Et le narrateur d'ajouter : « Aucun élu, de ceux qui étaient assis à gauche ou à droite, n'osa se lever pour asséner cette vérité : ceci ressemble à un mauvais scénario dans lequel les rôles

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 55. Dans la réalité qui est celle des îles de l'archipel, les Comoriens des différentes îles ont toujours circulé librement d'une île à l'autre et ce en toute occasion : mariage, décès, simple visite à la famille ou à des amis. En 1995, l'entrée en vigueur du « Visa Balladur » allait bouleverser les habitudes. Se procurer un visa d'entrée à Mayotte relève pour la grande majorité des Comoriens de l'impossible. Il leur faut dans un premier temps trouver de l'argent pour payer le voyage et le séjour en Grande Comore pour ensuite entamer des démarches souvent infructueuses pour obtenir le fameux visa d'entrée à Mayotte. C'est à cette époque, que les Comoriens commencèrent à emprunter les *kwasa-kwasa* au péril de leur vie.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 83.

sont inversés, car les envahisseurs ne sont pas forcément ceux qu'on désigne du bout des fusils »<sup>31</sup>.

C'est dans ce contexte que Petit Chef Nègre va débarrasser le village de Hamouro de ses clandestins. Ceux-ci n'étaient qu'un obstacle qui desservait la réalisation du projet de Grand Chef Toubab. Une fois le village incendié par des agents communaux, les clandestins menottés seront conduits à Tera Baridi d'où ils feront la traversée en sens inverse dans de terribles conditions.

À cette critique de la société politique du rocher Hippocampe, blancs et autochtones confondus, et de la politique qui y est menée fait écho au fil du texte une autre critique, plus diffuse, celle des rochers lunaires indépendants. Ces îles subissent une même emprise et entretiennent un même rapport avec la Mère-Patrie. Le « jeu des vautours », celui de ceux qui « abreuvés de pouvoir »<sup>32</sup> divisent pour mieux s'imposer, répond toujours aux attentes de l'ancienne puissance dominatrice : « tant qu'ils se boufferont entre nègres, ils n'auront pas le temps de remettre en cause notre présence ici »<sup>33</sup>, dira Kétain le Grand administrateur Toubab du rocher Hippocampe. Ce dernier n'envisage aucunement qu'un jour le rocher Hippocampe puisse rejoindre les autres rochers. Son attachée de presse qui se taira pour des raisons purement utilitaires n'en pensera pas moins :

Elle savait que l'Histoire de ce rocher avait été écrite, réécrite, falsifiée et confisquée. Elle savait pertinemment que si la Mère-Patrie voulait se maintenir sur ce rocher, au mépris de toutes les instances internationales, ce n'était pas pour le bien-être ou l'avenir des Nègres le peuple, mais seulement et uniquement pour des intérêts géostratégiques et militaires<sup>34</sup>.

Le personnage de Kanamagno-l'Edentée la folle, qui communique avec le monde invisible, informe les siens de la fin tragique d'une femme morte avenue de l'indépendance sur le rocher Le-Pas, dans « un pays inondé de soleil et de misère »<sup>35</sup>. Morte, parce qu'elle voulait un visa CDD, Courte Durée Déterminée, pour aller sur le rocher Hippocampe se recueillir sur la tombe de sa mère. Elle n'aura eu qu'un visa DCD. L'armée a tiré sur l'ordre du Président. Le Président a exécuté l'ordre de l'ambassadeur. L'ambassadeur a obéi à ses propres lois. Sur le rocher Le Pas, ce jour-là, c'était jour de liesse, un six juillet, jour de la fête de l'Indépendance, des trente ans d'indépendance d'une Nation et d'une République

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 129.

inexistante : « Mwana est morte à trente ans, avenue de l'Indépendance, dans un pays inondé d'immondices diplomatiques »<sup>36</sup>.

Ce qui traduit ce qui avait été annoncé en tout début d'exposé. Le lecteur, quand bien même il ne serait pas averti par les indices donnés tout au long du texte, est convié à prendre connaissance des faits qui sont autant de témoignages, autant de points de vue, d'anecdotes, qui lui donneront à réfléchir.

Le texte, qui est né de cette exigence de dire, traduit le projet d'écriture de l'auteur. Deux récits enchâssés, véritable mise en abyme de l'ensemble du texte, se font écho pour dire ce projet d'écriture : dire l'histoire du point de vue du sujet dans l'Histoire.

Lors d'une veillée, le vieux du village va raconter un conte aux villageois réunis pour la circonstance. Il s'agit de l'histoire d'un *Dimku*, un diable qui, dans l'imaginaire comorien, est un être ignoble et sans scrupules. Dans les pages qui suivent, lors d'une autre veillée, ce même conte est repris mais raconté par Kanamagno-l'Edentée, la folle, du point de vue du *Dimku*. D'être ignoble, il devient le gentil, une victime de la cruauté des hommes. Ces deux contes investissent le texte et définissent l'engagement de l'auteur. Il revient au Comorien d'écrire son histoire. Le roman témoigne d'une double spoliation, celle d'une indépendance truquée et inachevée et celle de l'Histoire. Un personnage dira s'adressant à la jeunesse : « Jeunesse, apprenez votre Histoire du point de vue de la bouche de vos ancêtres car les livres ne mentionneront jamais ce que nous fûmes et ce que nous sommes ! »<sup>37</sup>

Le devoir d'imaginaire est bien ici un devoir de mémoire, mais pas seulement. On peut également voir en cette littérature une volonté de dépassement d'une écriture spécifiquement comoro-comorienne de par le sujet qui est traité. Il faut penser aux mots de Sony Labou Tansi, un autre écrivain africain : « J'écris, ou je crie, un peu pour forcer le monde à venir au monde »<sup>38</sup> ou encore : « je suis à la recherche de l'homme, mon frère d'antan »<sup>39</sup>. L'écrivain, tel un Diogène à la recherche de l'homme, ne serait plus qu'un éveilleur de conscience lorsque son écriture nous interpelle, lorsqu'en se soumettant à notre attention, elle dit ce qu'elle veut être, non plus seulement une « écriture engagée », mais également « une écriture engageante »<sup>40</sup>. Le « devoir écrire » positionne l'écrivain comme un citoyen à part entière non plus seulement d'un monde mais du monde.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>38</sup> Sony LABOU TANSI, « Avertissement », *L'État Honteux*, Paris : Seuil, 1981, p. 6.

<sup>39</sup> Sony LABOU TANSI, « Avertissement », *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez*, Paris : Seuil, 1985, p. 12.

<sup>40</sup> Dans l'avant-propos de *La vie et demie* (Paris : Seuil, 1979, p. 9), Sony Labou Tansi écrit : « À ceux qui cherchent un auteur engagé, je propose un homme engageant ». Il fallait entendre par ces mots la volonté qui était la sienne d'être plus un citoyen engagé qu'un auteur engagé.

Sans doute est-ce dans l'air du temps depuis les prises de positions des écrivains du génocide rwandais. Boubacar Boris Diop, véritable chef de file de ce mouvement, dit — tout en soulignant son caractère inédit — en parlant de la tension qui naît du choc entre le réel et l'imaginaire : « elle a eu ceci de précieux qu'elle nous a fait retrouver le goût des sentiments authentiques. Au contact de vraies douleurs, nous avons pris, contre la force meurtrière des préjugés, la mesure de nos responsabilités d'intellectuels »<sup>41</sup>. Et de poser la question de la sérénité de l'historien :

Peut-elle dire ce déchaînement des passions humaines les plus folles ? Je ne le crois pas. Le roman qui trouve le tueur sur son terrain, celui de l'émotion et de la falsification, me paraît plus apte à remplir cette tâche. Il est peut-être encore le meilleur moyen de tirer de sa torpeur le brave homme qui, voyant que l'on charcute sans arrêt ses semblables autour de lui, lève les bras au ciel et dit d'un air sincèrement désolé qu'il n'y peut rien, car ses journées sont bien trop courtes. S'il est clair dans son esprit que lui n'a jamais voulu tuer personne, il ne se rend pas forcément compte qu'il sert par son inertie mentale les desseins du fanatique. À ce brave père de famille vautré dans son salon, le roman peut encore parler au creux de l'oreille. Il peut aussi réveiller chez lui l'envie de redevenir un homme<sup>42</sup>.

---

<sup>41</sup> B. BORIS DIOP, *L'Afrique au-delà du miroir*, Paris : Philippe Rey, 2007, p. 30.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 30.

